

# LOCALISER LA FICTION: SUR LA RÉCEPTION DES ŒUVRES DE FICTION

Brian HILL

Les œuvres de fiction sont écrites pour être lues: leurs mondes s'ouvrent d'abord à leurs lecteurs, et l'influence qu'elles exercent sur la pensée de leurs sociétés le fait à travers ces lecteurs. Si le fictionnel et le réel se touchent, c'est par le biais du lecteur, voire « au sein » du lecteur. La réponse à la question des rapports entre la fiction et le monde réel passe donc par une réflexion sur la façon dont ce rapport se dessine « dans l'esprit » du lecteur. Comment mieux comprendre ce rapport? Cet article se propose de substituer à l'approche ancienne de cette question, qui se formule autour d'une dichotomie fiction – réalité (sur laquelle s'accordent implicitement, on le verra, nombre de théories apparemment concurrentes) une approche construite sur une appréhension fine des « états de la conscience » du lecteur, et de considérer les conséquences de ce changement de perspective pour la « localité » des faits de fiction, et pour la dynamique de la lecture.

Pour abstraite qu'elle paraisse, cette réflexion croise des sujets bien connus des philosophes et des théoriciens littéraires, surtout de ceux qui, dans les trente dernières années, ont pris la mesure de l'importance du lecteur dans l'étude de la fiction. Une dimension essentielle de la considération du rapport entre la fiction et la réalité en tant qu'il est établi dans l'esprit du lecteur réside par exemple dans le fait de tenir compte de la façon dont les textes de fiction « prennent appui » sur le monde réel du lecteur; les théoriciens littéraires l'ont bien noté: un texte de fiction serait illisible sans les souvenirs du lecteur et sans les connaissances d'arrière plan auxquelles il fait appel, sans cette « encyclopédie » qui, comme le dit Umberto Eco, remplit ce que le texte laisse ouvert. Cet

« apport » de la réalité a également attiré l'attention des philosophes et des logiciens; le plus célèbre est David Lewis, qui a proposé une analyse de ce qui est vrai « selon l'œuvre de fiction » en termes de « mondes possibles », et qui a souligné que, pour identifier les mondes de la fiction, il faut s'éloigner aussi peu que possible du monde réel; cette contrainte de proximité est en fait une expression de l'importance de la réalité pour la compréhension d'un texte de fiction. D'autres après David Lewis, notamment Gregory Currie et Kendall Walton, sont revenus sur la question de savoir comment la fiction s'appuie sur la réalité, quels aspects de la réalité elle retient et quels aspects elle en abandonne.

Une autre dimension importante du rapport entre la fiction et la réalité du point de vue du lecteur se formule à rebours de la précédente: non seulement la fiction s'appuie sur le monde réel du lecteur, mais elle exerce également ses *effets* sur ce monde. Cette dimension a été évidemment mise en avant par Paul Ricoeur, lorsqu'il parle de « refiguration » du monde par la fiction, ou encore par Wolfgang Iser, qui remarque que si la fiction fait souvent appel à la réalité du lecteur – à son système de pensée, à ses schèmes conceptuels et aux normes sociales qu'il admet – c'est justement pour les renforcer, les contester ou les ridiculiser, en mettant en évidence leur force, leurs faiblesses ou leurs bizarreries, dans le but donc de modifier la conception que le lecteur se fait du monde. Il ne s'agit plus ici de l'effet du monde réel sur le monde de la fiction, mais de l'effet de la fiction sur ce qui est « tenu pour » réel.

Dans cet article, je me propose d'examiner *dans l'abstrait* le problème *conceptuel* posé par le rapport entre la fiction et la réalité, en tant que celui-ci s'établit dans l'esprit du lecteur. Dans l'abstrait: alors que je discuterai principalement des philosophes, le but ne sera pas d'entrer dans le détail de leurs positions, mais plutôt de proposer des arguments généraux dont la validité outrepassa les propositions précises considérées. Un problème conceptuel: la question ne sera pas: quel est le rapport entre la fiction et la réalité dans l'esprit du lecteur? – question si vaste qu'elle interdit une réponse univoque – mais plutôt: quels outils conceptuels adopter pour mieux comprendre ce rapport? J'interrogerai donc les concepts dont les théoriciens se servent actuellement pour voir dans quelle mesure et dans quelles limites ils réussissent à saisir les complexités de ce rapport, mais aussi pour trouver d'autres concepts mieux adaptés. De fait, les cadres conceptuels les plus importants historiquement sont le produit d'une approche du rapport entre la fiction et la réalité qui n'est pas

forcément satisfaisante; je l'appelle, pour des raisons qui s'éclairciront rapidement, *stratégie mimétique*\*.

## LA STRATÉGIE MIMÉTIQUE

Une double intuition sous-tend la manière la plus répandue de penser le rapport entre la fiction et la réalité: l'idée que celles-ci sont différentes (la fiction n'est pas réelle, le monde réel n'est pas fictionnel), et l'idée que cette différence embrasse une ressemblance: alors que le monde fictionnel s'éloigne du monde réel, il garde toujours avec celui-ci des liens forts, et lui emprunte beaucoup de caractéristiques – la fiction dépend d'une réalité sous-jacente, et peut non seulement avoir mais aussi viser des effets sur cette réalité. La « stratégie mimétique » reconnaît ces deux aspects, et cherche à les combiner en donnant la priorité au premier. Elle pose d'abord la fiction et la réalité comme deux éléments qui se distinguent et qui s'opposent; elle se propose ensuite d'étudier le rapport complexe et difficile qui existe entre elles, pensé le plus souvent en termes de « mimétisme » d'une forme ou d'une autre. Il y a, de ce point de vue, deux courants dominants de pensée sur la fiction, associés tous deux à la notion de *mimésis*, mais la prenant en deux sens différents. D'un côté, une tradition qui souligne la dimension *imitative* de la fiction (*mimésis* est pris au sens d'imitation), de l'autre, celle qui met l'accent sur la dimension *créatrice* de la fiction (*mimésis* est pris au sens de représentation ou mieux de « mise en représentation », pour emprunter le mot de Ricœur<sup>1</sup>).

Le fondateur de la tradition imitative de pensée de la fiction est évidemment Platon: pour lui, la fiction est fortement distinguée de la réalité, et pourtant elle l'imite. Cette conception illustre la *stratégie* mimétique: on commence par poser une distinction claire et nette entre réalité et fiction, on construit ensuite leur rapport. On observe des retentissements de la pensée de Platon, et la marque de cette tradition imitative, dans les travaux des théoriciens littéraires contemporains comme Marie-Laure Ryan et Thomas Pavel, ou chez le philosophe américain D. Lewis; pour eux, les œuvres de fiction ont trait à des mondes possibles (certains choisissent de dire des « mondes fictionnels ») qui sont autres que le monde réel: ici, l'opposition entre fiction et réalité est posée au plan des mondes.

\* Je remercie Marielle Macé pour sa relecture patiente.

1. Paul Ricœur, *Temps, Récit et Fiction*, t. I., Le Seuil, 1983. L'introduction de M. Magnien à la *Poétique* d'Aristote contient une discussion des différents sens du mot « mimésis » (p. 24-30).

Néanmoins, ils admettent qu'il existe des normes de proximité ou de ressemblance qui s'appliquent aux mondes de la fiction, même s'ils débattent sur la nature de ces normes<sup>2</sup> : les mondes de la fiction sont ces mondes où les propos du texte de fiction sont vrais, mais, parmi tous les mondes où les propos sont vrais, les mondes de la fiction sont ceux qui *ressemblent* le plus aux mondes réels. Autrement dit, alors que la fiction se distingue de la réalité de manière tranchée, il existe toujours un rapport de proximité entre elles, pour autant que la distinction en laisse la possibilité.

Cet usage des mondes possibles peut être compris de deux façons. Si l'on croit à la réalité de ces mondes, on tient un discours sur l'ontologie de la fiction ; en revanche, si l'on conçoit la notion de monde possible comme un simple outil de représentation, pertinent pour la construction des théories mais sans contrepartie dans la réalité, le discours est de type logique, épistémologique ou psychologique. De fait, les représentations communes de l'état de connaissance d'un agent sont formulées en termes de mondes possibles : un sujet sait qu'il pleut s'il pleut dans tous les mondes qu'il admet comme possibles, étant donné ses connaissances<sup>3</sup>. Les théories évoquées ci-dessus peuvent donc être comprises comme portant sur le rapport entre la fiction et la réalité en tant que le lecteur les conçoit : ce qui est vrai selon un texte de fiction, d'après le lecteur, est ce qui est vrai dans tous les mondes possibles où les propos du texte sont vrais et qui sont les plus proches, selon la notion de proximité utilisée par le lecteur, des mondes que le lecteur tient pour réels.

Ce n'est pas là la seule voie possible pour appliquer la stratégie mimétique aux questions concernant le lecteur. La tradition imitative est en effet aussi la tradition dominante parmi les psychologues de la lecture de fiction, et parmi les philosophes qui veulent comprendre la fiction par le biais des attitudes mentales que les lecteurs ont à son égard. Ces derniers appliquent la distinction entre fiction et réalité non pas aux mondes que le lecteur conçoit, mais à ses attitudes mentales elles-mêmes. K. Walton et G. Currie s'accordent sur le fait de penser que la lecture de fiction, tout comme l'écriture de fiction, implique un type d'attitude mentale *sui generis*, qu'ils appellent *l'imagination* ou le *faire comme si*<sup>4</sup>. D'après

---

2. Souvent ces auteurs parlent de différentes « relations d'accessibilité », plutôt que de relations de ressemblance. Or, une gamme de relations d'accessibilité équivaut à une relation de ressemblance ; voir David K. Lewis, *Counterfactuals*, Cambridge MA, Harvard University Press, 1973.

3. Jaako Hintikka, *Knowledge and Belief: An Introduction to the Logic of the Two Notions*, [1962], London, College Publications, 2005.

4. Kendall Walton, *Mimesis as Make-Believe: On the Foundations of the Representative Arts*, Cambridge MA, Harvard University Press, 1990 ; Gregory Currie, *The Nature of Fiction*, Cambridge, CUP, 1990.

eux, la fiction se distingue psychologiquement de la réalité de manière radicale : dans la lecture de la fiction et dans celle de l'histoire, par exemple, on déploie deux sortes d'attitudes complètement distinctes. L'attitude pertinente pour la fiction est l'imagination ou le *faire comme si*, alors que c'est la *croissance* (au sens quasi-technique des philosophies contemporaines anglo-saxonnes et des sciences cognitives, qui recouvre également ce qu'on entend souvent par « connaissance ») que l'on développe et que l'on déploie dans la vie quotidienne, mais aussi dans la lecture de l'histoire. On retrouve chez ces philosophes et chez ces psychologues la distinction qui est la marque de la « stratégie mimétique », en l'occurrence une distinction entre l'attitude spécifique de la fiction et l'attitude ordinaire. On y retrouve également la tentative de reconstituer le rapport entre la fiction et la réalité après les avoir séparées : l'imagination, pour distincte qu'elle soit de la croissance, lui ressemble en effet de manière frappante, et se trouve associée à elle par un véritable rapport d'analogie : comme le dit K. Walton « Imaginer vise à ce qui est fictionnel, comme croire vise à ce qui est vrai. Ce qui est vrai est à croire ; ce qui est fictionnel est à imaginer »<sup>5</sup>.

La tradition créative, pour sa part, remonte au moins aux romantiques du XVIII<sup>e</sup> siècle ; certains en repèrent des traces dans la *Poétique* d'Aristote. Selon cette conception, la fiction et la réalité se distinguent aussi fortement que dans la conception imitative, mais la fiction est ici conçue comme un *opérateur* qui agit sur la réalité. Cette conception est toujours d'actualité. C'est un thème cher à P. Ricœur, qui parlait de la « configuration nouvelle » du monde qui est produite dans et par la lecture de la fiction<sup>6</sup>. Cette conception est évidente dans les travaux de W. Iser, qui met l'accent sur la capacité qu'a la fiction de contester et de réagir contre la réalité actuelle (sous forme des systèmes de pensée dominants), bref de changer notre conception de la réalité, voire notre réalité même<sup>7</sup>. L'idée que la fiction opère sur le monde réel, en le retravaillant pour en proposer un autre, est aussi au centre de la pensée du philosophe américain Nelson Goodman : « Cervantes, Bosch et Goya, autant que Boswell, Newton et Darwin, prennent et défont, font et reprennent des mondes familiers, en les refaçonnant de manière remarquable... »<sup>8</sup>.

---

5. *Ibid.* p. 41.

6. Paul Ricœur, *op. cit.*, p. 12.

7. Wolfgang Iser, *Der Akt des Lesens*. Munich, W. Fink, 1976.

8. Nelson Goodman, *Ways of Worldmaking*, Indiana, Hackett, 1978, p. 104-105.

Alors que ces deux conceptions du rapport entre la fiction et la réalité sont souvent opposées, je considérerai moins ici leurs différences que ce qu'elles ont en commun. Toutes deux adoptent la stratégie mimétique en posant d'abord la distinction entre fiction et réalité pour ensuite en venir à l'analyse de leur ressemblance. Leur divergence principale tient à leur manière de penser la ressemblance, et plus précisément à la priorité qu'elles accordent soit à la réalité, soit à la fiction. Dans la tradition imitative, c'est la réalité qui prime, dans la mesure où la fiction est conçue par rapport à une réalité fixe et pré-donnée qu'elle imite autant que possible ; dans la tradition créative, la réalité n'est pas tenue pour fixe, en sorte que l'on peut penser les changements qui la poussent dans la direction suggérée par la fiction. Pour les uns, la fiction « suit » la réalité, pour les autres c'est la réalité qui « suit » la fiction ; tous admettent que la réalité et la fiction sont distinctes, mais proches.

Malgré le succès de cette stratégie mimétique, la conception du rapport entre la fiction et la réalité qu'elle implique n'est pas toujours satisfaisante : en particulier, elle ne fournit pas de concepts susceptibles de nous faire comprendre le rapport entre fiction et réalité en tant qu'il s'établit « dans l'esprit » du lecteur. Non que l'on ne puisse penser ce rapport en ces termes, mais plutôt parce que cette manière de le concevoir n'est pas féconde. Je me propose de montrer l'insuffisance de la stratégie mimétique quant au souci de comprendre ce rapport, en mettant en avant les aspects qui restent difficiles à saisir si l'on part de la dichotomie fiction – réalité. Deux aspects de la manière dont le lecteur gère le rapport entre la fiction qu'il lit et la réalité qu'il accepte sont en effet particulièrement problématiques si l'on continue de donner la priorité à la distinction existant entre la fiction et la réalité : l'immersion fictionnelle, et les chevauchements entre fiction et réalité.

Comme on l'a vu, lorsqu'elle est appliquée à la lecture de la fiction, la stratégie mimétique établit une distinction entre deux types d'attitudes mentales, la croyance et l'imagination, qui se ressemblent à ceci près que la première est pertinente pour la réalité alors que la seconde est spécifique à la fiction. Or, muni seulement de cette conception de la psychologie du lecteur, on n'a pas de compréhension satisfaisante de ce que Jean-Marie Schaeffer appelle « l'immersion fictionnelle » – cet état où le lecteur « s'oublie » dans sa lecture. Car les partisans de la distinction entre croyance et imagination admettent la thèse maintenant répandue dans la philosophie anglo-saxonne selon laquelle la croyance est un état

mental « dispositionnel », mais, dans la mesure où ils posent une analogie entre l'imagination et la croyance, ils pensent que l'imagination elle aussi est un état dispositionnel<sup>9</sup>. Le propre d'un état mental dispositionnel est qu'il n'est pas nécessaire d'en être conscient pour l'avoir, il suffit seulement d'agir en concordance avec lui. Par exemple, je ne pense pas actuellement à Jacques Chirac, ni à son lieu de naissance, mais si, invité à parier sur son lieu de naissance, je pariais sur Paris, cela signifierait que je « crois » qu'il est né à Paris. Les tenants d'une théorie mimétique de la fiction poseraient de même que, tout en n'ayant pas Julien Sorel actuellement présent à ma conscience, je peux « imaginer » qu'il est né à Verrières – l'imaginer, parce que je serais prêt à le parier si on m'y invitait, et l'imaginer, plutôt que de le croire, parce que l'imagination serait l'analogie de la croyance dans le domaine la fiction. Comment comprendre alors les moments d'immersion fictionnelle? Puisque le lecteur imagine *toujours* que Julien Sorel est né à Verrières, ce n'est pas le fait de l'imaginer qui distingue l'état d'immersion fictionnelle. Pourquoi, étant donné que le lecteur a *toujours* la *croyance* que Julien Sorel n'existe pas, cette croyance ne nuit-elle pas alors à ses imaginations à l'égard de *Le Rouge et le Noir*, à son immersion dans sa lecture?

Il y a une réplique évidente à ces questions : la différence, répondra-t-on, est que l'attention du lecteur est portée pendant la lecture vers ce qu'il imagine, et non vers la croyance que Sorel n'existe pas. Or, ceci ne répond pas à l'objection d'insuffisance, car en recourant au concept d'attention, on admet que les concepts d'imagination et de croyance ne permettent pas à eux seuls de comprendre l'immersion fictionnelle. Pour comprendre l'immersion fictionnelle, il faut s'appuyer sur des concepts autres que ceux qui sont fournis par la théorie de la dualité des attitudes : plutôt que de défendre cette approche de l'objection, cette réponse ne fait que témoigner encore de l'insuffisance dont on l'accuse. Plus encore : la croyance est certes un état mental dispositionnel, et l'une des dispositions associée à la croyance que quelque chose n'existe pas est d'éviter de lui attribuer des propriétés ; or dans l'immersion fictionnelle c'est exactement cela qui se passe : devra-t-on alors dire que le lecteur ne « croit » pas vraiment que Julien Sorel n'existe pas pendant qu'il lit? On peut échapper à cette impasse en raffinant les sortes de dispositions qu'il faut pour avoir une croyance, mais cela supposera de changer d'instruments et de penser autrement la fiction. Le moment où il faut introduire des clauses supplémentaires dans les définitions du concept est le moment où il cesse d'être un atout, et devient un fardeau.

---

9. Kendall Walton, *op. cit.* ; Gregory Currie, *op. cit.*

L'immersion fictionnelle pose donc un problème pour ceux qui se proposent de penser la lecture de la fiction à partir de la dichotomie fiction – réalité (et de son versant psychologique : la dichotomie imagination – croyance) ; si elle pose un tel problème, c'est qu'elle constitue précisément un des moments où cette distinction *s'absente*, un moment où le lecteur ne se pose pas la question du caractère réel ou fictionnel des propos qu'il est en train de lire. Par conséquent, les théoriciens de l'imagination, qui soutiennent que le lecteur fait constamment le tri entre le réel et le fictionnel, même s'il n'en est pas conscient, devraient trouver une manière pour compenser les conséquences invraisemblables de leur engagement conceptuel. On peut se demander, à ce point, si ces concepts sont les bons : vaut-il la peine de les sauver, ne vaudrait-il pas mieux en trouver de plus adéquats ?

Cet argument n'est pas limité à la théorie d'une dualité d'attitudes mentales ; il s'applique également à une conception du lecteur comme celui qui se tient, métaphoriquement, en face d'un ensemble de « mondes possibles ». Comment comprendre, en termes de mondes possibles la spécificité des moments d'immersion fictionnelle ? Encore une fois, la réponse la plus évidente fait appel à des concepts autres que ceux qui sont fournis par la stratégie mimétique. On dirait peut-être que dans la lecture de fiction le lecteur « s'immerge » dans le monde fictionnel, à tel point qu'il oublie le monde réel. Mais cela contredit la représentation de l'état cognitif du lecteur proposée par les théoriciens des mondes possibles, qui conçoivent le lecteur comme quelqu'un qui observe tous les mondes possibles de loin et qui, épistémiquement, se tient en dehors de ces mondes. Dire qu'il « s'immerge » dans un de ces mondes bouleverse le schème initial ; une fois que le lecteur s'immerge dans un des mondes, les différents mondes possibles, tout comme les distinctions qui existent entre eux, ne lui sont plus présents. Comme pour les théories de l'imagination, le concept de monde possible n'aide pas à penser l'immersion fictionnelle ; tout se passe comme s'il fallait se libérer des instruments de la stratégie mimétique pour traiter correctement le phénomène de l'immersion fictionnelle.

Il en va de même pour les effets de chevauchement entre fiction et réalité, c'est-à-dire d'un côté pour l'irruption de la réalité du lecteur – de ses connaissances, de ses préférences, de ses préjugés et de ses opinions – dans ses lectures des œuvres de fiction, et de l'autre côté pour l'influence exercée par ses lectures sur sa réalité. Les approches relevant de la stratégie mimétique échouent à dire quelque chose de fécond sur ces phénomènes importants. La théorie des deux attitudes mentales par exemple n'arrive pas à en dire beaucoup sur les faits

réels qui sont mobilisés dans la fiction ou, pour le dire en ses termes, sur la façon dont les croyances du lecteur contribuent à déterminer ses imaginations. La discussion intéressante que K. Walton consacre à cette question est significative : après une cinquantaine de pages dédiées au sujet, il conclut que la détermination de ce qu'on doit imaginer par ce à quoi l'on croit a un « comportement désordonné »<sup>10</sup>. Si l'on pose la question, symétrique, de l'effet des imaginations sur les croyances, le même constat s'impose.

Historiquement, l'une des premières approches du problème de l'irruption de la réalité dans la fiction a été exprimée en termes de mondes possibles. Il s'agit de l'analyse de ce qui est vrai « selon la fiction » proposée par D. Lewis<sup>11</sup> : un énoncé est vrai selon une œuvre de fiction s'il est vrai dans tous les mondes possibles les plus proches du monde réel où les propos du texte de fiction sont vrais. Si l'on conçoit l'état mental du lecteur selon les mondes qu'il considère, on peut réinterpréter l'analyse de Lewis comme une analyse du rapport entre croyances et imaginations : le lecteur imagine un énoncé s'il est vrai dans tous les mondes possibles où les propos de la fiction sont vrais et qui sont les plus proches des mondes qu'il croit réels ; il imagine que Julien Sorel a un cœur si, dans tous les mondes possibles les plus proches de ceux qu'il croit réels où les propos du *Rouge et le Noir* sont vrais, Julien a un cœur. Étant donné que dans les mondes qu'il croit réels, tous les êtres humains ont un cœur, il en va de même dans les mondes les plus proches ; et il imagine donc que Julien a un cœur. Or, on peut faire le même reproche à cette théorie que celui que j'ai adressé à la théorie de la dualité des attitudes<sup>12</sup>, car elle est bâtie sur la notion de *proximité* entre mondes possibles, notion dont on sait fort peu. On doit ici remplacer la question : comment les croyances déterminent-elles les imaginations du lecteur (pour une œuvre de fiction donnée) ? par la question : quelle est la relation de proximité entre mondes employée par le lecteur ? sans pour autant recevoir de réponse.

La relation étroite entre la réalité telle que le lecteur la conçoit et la fiction est complexe et difficile. On ne devrait pas s'attendre à ce que les théories qui empruntent la stratégie mimétique en fournissent une analyse complète ; pourtant, on pourrait espérer qu'elles apportent quelques éléments pour la comprendre. La complexité de cette relation appartient à la dimension de la « ressemblance » entre fiction et réalité, c'est-à-dire au point où elles entrent en

10. Kendall Walton, *op. cit.*, p. 84.

11. David K. Lewis, « Truth in Fiction », *American Philosophical Quarterly*, No 15, 1978 p. 37-46.

12. En réalité, ce reproche s'applique, au-delà de la question de la psychologie de la lecture, à celle de l'analyse de la vérité fictionnelle, question initiale traitée par D. Lewis.

contact. Or, le choix conceptuel prôné par la stratégie mimétique néglige cet aspect du rapport entre fiction et réalité au profit d'une relation de « distinction ». À partir de ce clivage rude, il n'est pas étonnant qu'on ait du mal à penser la subtilité du rapport. Un autre point de départ peut s'avérer plus propice.

## UNE AUTRE STRATÉGIE

Si les insuffisances relevées tiennent bien à la priorité accordée à la distinction entre fiction et réalité, je me propose de chercher des concepts correspondant à un niveau suffisamment profond pour que cette distinction n'y apparaisse pas. Naturellement, il ne s'agit pas de nier cette distinction, mais seulement de la remplacer par un rapport plus fin ; il sera d'ailleurs important de montrer qu'on peut retrouver la distinction classique, ou du moins les parties qui en sont utiles, à partir d'un niveau plus profond. Quant au niveau approprié, la critique de la stratégie mimétique, en mettant en évidence l'importance de l'attention pour comprendre l'immersion fictionnelle, a suggéré le niveau de la conscience (au sens où l'on est conscient de quelque chose). Je propose donc de penser le rapport entre fiction et réalité à partir des « états de la conscience » à des moments particuliers.

Ce choix nous rapproche d'un courant de pensée sur la fiction et la littérature qui s'inspire de la phénoménologie, dont le pionnier est Roman Ingarden, et l'héritier contemporain le plus renommé W. Iser. J'aurais d'ailleurs pu citer le travail de W. Iser comme argument contre la stratégie mimétique. Car, alors même qu'il soutient une conception de la fiction comme « opérateur » sur la réalité, et donc une conception qui s'inscrit dans la stratégie mimétique, la plupart de ses analyses les plus poussées ne font pas usage de cette distinction entre fiction et réalité, mais font plutôt appel à d'autres concepts phénoménologiques qui mettent en jeu l'attention ou l'état de la conscience du lecteur. La même conclusion s'impose : alors que la distinction entre fiction et réalité permet de décrire la lecture à *grands traits*, si l'on ambitionne une compréhension plus poussée, il faut descendre à un niveau plus fin, comme celui de la conscience.

Je prendrai comme notion fondamentale l'état de la conscience du lecteur à un moment donné – l'ensemble des « choses » (objets, événements, concepts...) qui figurent dans le champ de son attention à ce moment, reliées entre elles à la manière dont il pense qu'elles sont reliées à cet instant. S'il est en train de penser à Julien Sorel, un objet « Julien Sorel » est dans son état de conscience à cet instant ; s'il pense que Julien Sorel aime M<sup>me</sup> de Rênal, alors il y aura un rapport

d'amour entre les objets « Julien Sorel » et « M<sup>me</sup> de Rênal » en tant qu'ils apparaissent dans son état de conscience à cet instant. L'état de la conscience à un moment donné a trois propriétés qui sont particulièrement pertinentes ici. Tout d'abord, il est *local* : il n'y a que certaines questions, événements, personnages, thèmes qui y figurent. En ceci, la notion d'état de conscience à un moment donné ressemble à celle de « point de vue flottant » (« wandering viewpoint ») proposée par Iser<sup>13</sup>. Ensuite, il existe une *gradation dans l'appartenance* des choses à l'état de la conscience à un moment donné : certaines choses sont au centre ou *focalisées*, alors que d'autres sont en périphérie ou à l'arrière-plan, *non focalisées*. Cette propriété rappelle la distinction iserienne entre arrière-plan et premier plan, et sa discussion du couple thème – horizon<sup>14</sup>. Enfin, il n'y a pas toujours, nécessairement, de distinction parmi les éléments appartenant à l'état de la conscience à un moment donné entre ceux qui sont fictionnels ou imaginaires et ceux qui relèvent de la réalité. C'est une propriété qui est niée par Jean-Paul Sartre et R. Ingarden<sup>15</sup>, qui pensent trouver une distinction pré-établie divisant tout ce qui est dans l'état de la conscience en deux classes : ce qui est fictionnel ou imaginaire et ce qui relève de la réalité. Faute de pouvoir en dire plus<sup>16</sup>, je me contente de constater que l'expérience de l'introspection nous dit autre chose. Quand on lit le journal, par exemple, on n'a pas à l'esprit le fait que ce que l'on lit est censé parler de la réalité et n'est pas une fiction ; si l'on « remarque » que c'est censé être du réel, c'est parce que l'on porte explicitement la distinction entre réalité et fiction à sa conscience, et non parce qu'elle y est nécessairement déjà. Un constat analogue s'impose pour la lecture de fiction ; d'ailleurs, l'analyse de l'immersion fictionnelle qui découle de l'adoption d'un cadre conceptuel basé sur l'état de la conscience s'appuie sur ce constat.

En effet, dès que l'on reconnaît que l'état de la conscience est *local* et que parmi les choses qui peuvent manquer à cet état à un moment donné se trouve l'opposition même entre fiction et réalité, on pourrait se demander si cela peut se produire pendant la lecture d'un texte de fiction. La réponse est rapide : c'est évidemment le cas des moments d'immersion fictionnelle. Se perdre dans la fiction, c'est perdre de vue la distinction même entre fiction et réalité. Selon

---

13 Wolfgang Iser, *op. cit.* Ch 5.

14. *Ibid.*

15. Jean-Paul Sartre, *L'Imaginaire*, Gallimard, 1940 p. 128-134 ; Roman Ingarden, *Vom Erkennen des literarischen Kunstwerks*, Tübingen, M. Niemeyer, 1968, p. 214-215.

16. Brian Hill, *Jouer avec le Faux*, Thèse de doctorat, Université 1 Panthéon-Sorbonne, 2006, § 3.1.1.

cette analyse, la fameuse « suspension d'incrédulité » ne convient pas, puisque la question de la croyance ne se pose pas : il n'y a ni refus de croire les propos du texte, ni décision délibérée de suspendre cette possibilité de croyance. L'idée de « relâche de jugement » serait plus appropriée, et rejoint nos intuitions quotidiennes : nos lectures des œuvres de fiction seraient fort différentes si nous avions à l'esprit à chaque moment le fait que tel propos relève de la fiction ou que tel autre est vrai en réalité. Cela explique également pourquoi des approches qui admettent une distinction tranchée entre fiction et réalité ne fournissent pas une compréhension satisfaisante de l'immersion fictionnelle : celle-ci constitue précisément le phénomène où la distinction que ces approches absolutisent s'absente.

Il ne s'ensuit d'ailleurs pas, de cette absence à certains moments dans la conscience du lecteur de la distinction entre fiction et réalité, que cette distinction ne soit pas présente à d'autres moments. Une dimension de ce que J. M. Schaeffer appelle la « compétence fictionnelle » du lecteur consiste précisément à mettre cette distinction en jeu aux moments où elle est pertinente, et à en tirer les conséquences. Le lecteur ne chercherait jamais « naturellement » le Verrières où Julien Sorel est né ; mais au moment où cette idée lui serait suggérée, le concept de fiction, et le fait que *Julien Sorel* soit un personnage fictionnel, entreraient dans son état de conscience, et il (re)deviendrait conscient du fait que Julien Sorel est un personnage fictionnel. À ces moments, et à ces moments seulement, la distinction entre fiction et réalité est présente dans son esprit, et s'applique à certaines choses dont il est conscient.

On aboutit ainsi à une théorie modeste de la distinction entre fiction et réalité « dans l'esprit du lecteur ». Cette distinction est traitée par le lecteur exactement comme la distinction entre ce que dit son voisin et la réalité : le plus souvent, il ne l'a pas à l'esprit, mais parfois elle occupe une place importante dans ses pensées, par exemple lorsque, sous le conseil de son voisin, il arrive à l'AGM de l'immeuble à 16h, et s'aperçoit qu'il a deux heures de retard. Personne ne soutiendrait que la distinction entre ce que le voisin raconte et la réalité est présente dans son état de la conscience à chaque moment ; elle entre en jeu seulement quand elle est pertinente. De même, la distinction entre fiction et réalité n'est pas omniprésente à la conscience, elle y figure de temps en temps, et pour le reste elle en est absente. La distinction entre fiction et réalité n'est donc pas aussi tranchée ni aussi profonde que le supposent les défenseurs de la stratégie mimétique.

Bien entendu, ce choix de fonder la conception du rapport entre fiction et réalité dans l'esprit du lecteur sur la notion d'« état de la conscience » ne se justifie pas seulement par l'exemple de l'immersion fictionnelle. Je me contente d'indiquer quelques autres pistes pour développer cette approche.

Dans ce cadre conceptuel, le problème de la dynamique de la lecture acquiert par exemple une importance particulière. On l'a vu, l'état de la conscience à un moment donné est limité en ceci qu'il n'a trait qu'à une partie infime de la lecture d'un texte de fiction. Pour bien comprendre la lecture dans sa totalité, il faut donc considérer la façon dont l'état de la conscience *change* pendant cette lecture. En mettant l'accent sur la dynamique de la lecture, je me rapproche des théoriciens littéraires qui se sont concentrés sur la question, tels que U. Eco, W. Iser et Menakhem Perry<sup>17</sup>. Mais contrairement à certains d'entre eux, je regarde avant tout la dynamique de la lecture comme une question de transformation des états de la conscience.

Une compréhension de la dynamique de l'état de la conscience permettrait d'apporter une réponse aux questions de « chevauchement » de la réalité et de la fiction posées au début de cet article, questions auxquelles les approches traditionnelles de la fiction ne peuvent donner de réponse satisfaisante. D'une part, une théorie de la dynamique des états mentaux fournirait une compréhension de l'irruption de la réalité dans la fiction : si un élément de la réalité du lecteur – une connaissance, une préférence, un préjugé... – joue un rôle dans sa lecture, alors cet élément est actif, fût-ce de manière non focalisée, dans sa conscience à certains moments de sa lecture. Comprendre comment le lecteur arrive à un état de conscience où cet élément est présent et joue le rôle qu'il joue, c'est donc comprendre la façon dont cet élément entre en jeu dans sa lecture. Une appréhension de cette dynamique, et notamment de la manière dont le lecteur *se remémore* certains des contenus de ses états de conscience passés, contribuerait à notre compréhension de la façon précise dont la fiction s'appuie effectivement sur la réalité du lecteur. Symétriquement, une compréhension de cette dynamique éclairerait les modalités de « l'infiltration » de la fiction dans la réalité. La conception qu'a le lecteur de la réalité – ses connaissances, ses préjugés, ses préférences – se révèle par son état de conscience à des moments particuliers, par exemple aux moments où il doit choisir entre plusieurs actions possibles. La question des effets de la lecture sur sa conception de la réalité est donc celle des

17. Umberto Eco, *Lector in fabula*, Grasset & Fasquelle, 1985 ; Wolfgang Iser, *op. cit.* ; Menakhem Perry, « Literary Dynamics : How the Order of a Text Creates Its Meanings », *Poetics Today*, No 1, 1979, p. 35-64 et p. 311-361.

effets de sa lecture sur son état de conscience à ces instants-là ; et savoir comment le fait d'avoir été dans tel ou tel état de conscience pendant sa lecture implique qu'il glisse dans tel autre état lorsqu'il en vient à faire son choix, c'est savoir quelque chose de la dynamique de la conscience.

Proposer une théorie de la dynamique de la conscience est un défi redoutable, je n'ai pas l'intention de le faire ici ; je voudrais néanmoins souligner une propriété du cadre proposé qui permet de mieux penser la question de cette dynamique : sa localité. L'état de la conscience à un moment donné, on l'a vu, est local en ce sens qu'il ne contient que ce qui est en jeu pour le lecteur à ce moment. Généralement, l'état de la conscience à un moment donné est « petit », il ne contient qu'une petite portion de ce que le lecteur connaît. À l'inverse, d'autres concepts proposés pour représenter l'état cognitif du lecteur sont « grands » et « globaux » dans la mesure où ils contiennent tout ce qu'il connaît (et qu'il a jamais eu à l'esprit), voire tout ce qu'il peut connaître. La notion de « monde possible » est une notion globale par excellence : chaque énoncé est soit vrai dans un monde possible donné, soit faux. *Stricto sensu*, représenter le lecteur comme quelqu'un qui considère ou envisage les mondes possibles de la fiction à côté des mondes possibles qu'il croit réels, c'est le représenter comme quelqu'un qui est conscient de tout à chaque moment<sup>18</sup>. En représentant la dynamique de la lecture sous la forme d'une liste des « univers de mondes possibles » à l'œuvre à chaque grand moment du texte, comme le fait U. Eco par exemple<sup>19</sup>, on manque les subtilités de l'attention du lecteur, du jeu entre ce dont il est conscient et ce dont il n'est pas conscient ; bref, on manque un certain nombre des propriétés cruciales de la dynamique de la lecture. W. Iser, d'ailleurs, dont les concepts de « répertoire » et de « monde organisé par la fiction » sont de prime abord globaux, change d'échelle lorsqu'il en vient à ses analyses les plus riches : il ne mobilise jamais l'entièreté du répertoire, et ne parle jamais de la totalité du monde, mais seulement de petites parties de ce monde.

Il faut donc faire droit au concept de *fragment de monde*, concept qui est l'analogie pour les mondes possibles de la notion d'état de la conscience à un certain instant. L'état de la conscience à un moment donné ne contient pas de « mondes », mais seulement des fragments de monde ; un fragment de monde, tout comme un état de la conscience, est local. Il semble donc plus propice de

18. Cette conséquence de l'usage des mondes possibles leur a valu des critiques récentes de la part des philosophes et des économistes, dont certains cherchent des concepts en mesure de rendre justice aux capacités cognitives limitées des hommes.

19. Umberto Eco, *op. cit.* Ch 11.

penser la dynamique de la lecture en termes de fragments qu'en termes de mondes eux-mêmes. En utilisant des fragments, il y a un nombre plus restreint d'entités en jeu ; on peut alors rendre compte des changements que l'on ne peut pas représenter avec des mondes possibles, comme ces changements par lesquels le lecteur devient conscient de nouvelles questions ou de nouvelles possibilités. Plus l'appareil conceptuel qu'on emploie est lourd, plus il est difficile de penser avec lui les phénomènes de la dynamique de lecture ; le fragment de monde est un concept beaucoup plus léger que celui de monde possible. Notons enfin que, de même qu'en remplaçant la dichotomie fiction – réalité par la pluralité des états de la conscience on n'a pas abandonné les concepts traditionnels, car on peut les retrouver à partir d'un niveau situé plus bas, de même on ne perd pas la notion de monde possible en préférant celle de fragment de monde, car le premier peut être défini à partir du second : un monde possible n'est autre que la somme de tous les fragments de monde qu'il contient.

La fiction diffère de la réalité, certes ; mais la relation qui existe entre la fiction et la réalité est beaucoup plus complexe : elle implique à la fois des ressemblances, des entrecroisements, des dépendances, des influences... Si l'on s'interroge sur cette relation « dans l'esprit » du lecteur, il vaut mieux cesser de surévaluer la place qu'y joue la « distinction » en tant que telle, car on risque autrement de perdre de vue les autres aspects de ce rapport, et notamment ceux qui comptent parmi les plus subtils et les plus importants. Il ne faut donc pas bâtir une conception de la fiction et de la réalité sur le postulat de leur distinction. J'ai suggéré une autre voie, qui prend comme point de départ l'état de la conscience du lecteur ; à ce niveau, la distinction entre fiction et réalité ne s'impose pas immédiatement, car elle n'est pas omniprésente à la conscience du lecteur. Il est ainsi possible de rendre compte de l'immersion du lecteur dans sa lecture, et plus généralement des phénomènes liés à son attention. En outre, au plan de la conscience elle-même, la question de la dynamique de la lecture acquiert une importance particulière, et il y a des raisons pour penser que le concept d'« état instantané de la conscience » peut contribuer à approfondir cette question. Autant les concepts *globaux*, comme ceux de « croyance », d'« imagination » et de « monde possible », sont grossiers et compliqués, autant les concepts *locaux*, comme ceux d'« état instantané » de la conscience et de « fragment de monde », sont fins et relativement simples.